Ami du Clergé du 4 février 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions de Carême sur la Samaritaine. — V. Le don de Dieu, 49. — VI. L'eau qui ne désaltère pas et celle qui désaltère, 50. — VII. La grande question, 52.

Le mot du Pasteur. — XV. *2e Dimanche de Carême :* La grâce sanctifiante, 54. — XVI. *3e Dimanche :* L'impureté, 55.

Aux Mères chrétiennes. — IV. Vos joies, 57.

Pour une Adoration perpétuelle. — I. Le devoir de l'adoration, 58.

Les personnages évangéliques. — XCII. Le pontife Anne, 60. — XCIII. Caïphe, 62.

INSTRUCTIONS DE CARÊME SUR LA SAMARITAINE

V

LE DON DE DIEU

Mes frères,

A la requête de Jésus la Samaritaine a répondu par une fin de non-recevoir. Elle n'a su qu'objecter le mur de séparation dressé entre Juifs et Samaritains.

Notre-Seigneur ne relève pas ce que cette réponse a d'insolent ou de malicieux. Un apôtre qui a la passion des âmes ne s'arrête pas à des manques de formes, aux résistances qu'il rencontre, aux rebuts qu'il essuie. On dirait même qu'il y trouve un stimulant à son zèle. Jésus sait à quel préjugé de race obéit son interlocutrice, et en son ardent désir de la sauver il passe outre. Il laisse tomber de ses lèvres une des paroles les plus sublimes, les plus conquérantes, les plus profondes qui aient jailli de son Cœur : « Si tu connaissais le don de Dieu et quel est celui qui te demande à boire ! »

Méditons-les ce soir, et daigne Dieu nous faire la grâce d'exploiter quelques-unes des richesses qu'elles renferment !

I. — *Nous ne savons pas*

« *Si tu savais !* » Dans une bouche ordinaire, c'est une expression d'un usage fréquent. Elle éveille l'attention et la curiosité. Elle semble dire qu'il est des abîmes de science impénétrables au vulgaire, qu'il est des sentiments inconnus, intraduisibles, comme si on était seul à les éprouver. A une part de vérité, il se mêle dans cette formule du langage humain une certaine complaisance en soi, une certaine vanité, quelque chose de prétentieux.

« *Si tu savais !* » C'est aussi le mot de l'amour, qui, lui, mesure toute sa profondeur, toute sa force, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il est prêt à faire encore, et qui sent ne pouvoir être compris. Que de fois la mère le redit, à haute voix ou dans le silence du cœur, à son enfant, avec un accent qui n'appartient qu'à elle : « Si tu savais ! » Et, en effet, il ne saura jamais, à moins que ne sonne pour lui, pour elle l'heure de la paternité ou de la maternité surtout, il ne saura jamais combien il aura été aimé, tout ce qu'un cœur de mère renferme de tendresse et d'abnégation, toute la somme de sollicitude, de dévouement, de sacrifice dont il est capable.

On ne sait pas, parce que le cœur va plus loin que l'esprit, parce qu'il a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Que doit-ce être quand ce cœur est celui de l'Homme-Dieu, le cœur le plus aimant, le plus essentiellement porté à aimer, à s'oublier, à se donner, à se sacrifier ? Que doit-ce être quand cet amour est infini ?

Ah ! oui, si nous savions ! Mais c'est vraiment ici que nous ne saurons jamais, même au ciel, que nous ne pouvons absolument pas savoir parfaitement, puisque l'objet est infini ! O amour divin, abîme insondable, océan sans rive, région qui, explorée l'éternité durant, laisse toujours des aspects, des merveilles à découvrir ! « Tu ne sauras jamais, disait Jésus à sainte Catherine de Gênes, combien j'aime une âme. Ce serait la dernière chose que tu saurais en ce monde, car de l'apprendre tu en mourrais. » — « Tu ne pourras pas voir ma face, déclarait le Seigneur à Moïse, car l'homme qui la verrait ne saurait plus vivre. » (Exod., XXXIII, 23). Or, il ne s'agit pas ici de la face de Dieu, mais de son cœur. Comment en contemplerait-on les adorables richesses sans mourir ?

Nous ne savons pas... Mais dans notre ignorance, n'y a-t-il pas un peu de notre faute ? L'œil de notre foi s'est-il assez exercé sur les profondeurs de l'Evangile ? Sommes-nous assez désireux de pénétrer plus avant les secrets de l'amour divin ? En prenons nous les moyens : la prière, la pureté de conscience, la mortification ?

Enfin, n'avons-nous pas peur de savoir ? Car savoir davantage en cette matière pourrait avoir des conséquences de renoncements, de sacrifices, de vocations ecclésiastiques ou religieuses, et ces conséquences, ne les redoute-t-on pas ?

II. — *Savoir le don de Dieu*

Qu'est-ce que nous ne connaissons pas et que nous devrions connaître ?

Deux objets : quelque chose et quelqu'un, le don de Dieu et le donateur.

« *Si tu savais le don de Dieu !* » Le don de Dieu, c'est, dans la circonstance présente, l'occasion offerte à la pécheresse de faire son salut, de se réhabiliter, de secouer les chaînes du péché, de rentrer en grâce avec Dieu. Que ne savent-ils,

25,412 I4
PRO STUDIO THEOL. S. S. CORDIS IESU

tous les pécheurs, ce qu'il y a de joie, de douceur, de délices, de paix à recouvrer l'amitié de Dieu et à le servir ! Ils se hâteraient, ils trouveraient le courage de revenir à lui.

Le don de Dieu, c'est la grâce actuelle, ce secours divin, aux formes multiples, de tous les jours, de tous les instants, par lequel Dieu nous aide dans l'accomplissement journalier de nos devoirs, dans la pratique toujours plus parfaite des vertus chrétiennes.

Le don de Dieu, c'est la grâce sanctifiante, cette participation à la vie de Dieu, cette union étroite, intime à la Famille divine, cette complaisance que l'adorable Trinité trouve en nous, cette inhabitation d'Elle en nous et de nous en Elle, bien inestimable, trésor par excellence, dont Dieu est l'auteur, la source infinie, que Jésus nous a méritée, qu'il est venu apporter à la terre, que le Saint-Esprit répand dans nos âmes (Rom., v, 5), et qui aura pour échange, pour couronnement dans le ciel la gloire, que j'appellerais la grâce éternelle.

Le don de Dieu, mais c'est Jésus lui-même, avec sa vie, ses vertus, ses enseignements, ses mérites, sa joie, sa paix, son Cœur : « Ainsi Dieu a aimé le monde, au point de lui *donner* son Fils unique. » (Jo., III, 16). Pouvait-il en faire à la terre un plus grand, un plus parfait (Jac., I, 17 ; Col., I, 28), un plus inénarrable (II Cor., IX, 15), qui renfermât et surpassât tous les autres ?

La dénomination de *don* convient justement à tout ce que je viens d'énumérer : secours actuels, amitié divine, Personne de Jésus. Dieu ne nous devait rien, même à l'origine ; il nous devait moins encore après la déchéance primitive. C'est par pure bonté, par une miséricorde toute gratuite, qu'il a daigné nous relever de notre misère.

De tout cela Jésus nous dit : « *Si tu savais !* mais tu ne sauras jamais. » Comment savoir, en effet, ce qu'est la participation d'un être créé et fini à la nature divine, la présence en lui de l'adorable Trinité, la transformation de toute l'âme dans la charité et ce trop-plein de la divinité qui du Christ déborde en nous ; ce mystère, en un mot, qui fait le fond des Epîtres de S. Paul, et que tant d'écrits des Pères, des Docteurs, des auteurs mystiques n'ont pas épuisé ? Si nous savions ! Nous ne saurons qu'au ciel.

III. — *Connaître le donateur*

Jésus ajoute : « Si tu savais aussi quel est celui qui te demande à boire. »

La Samaritaine ne pouvait que l'ignorer, et quand il lui aura dit être le Messie, elle ne saura encore que ce qu'elle sera capable de porter. Mais nous, s'il nous demandait, comme aux Apôtres, ce que nous disons de lui, nous répondrions sans hésiter avec Pierre : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, vous avez les paroles de la vie éternelle, » (Math., XVI, 16) ; avec l'Evangile : « Vous êtes le Pain vivant (Jo., VI, 41) ; vous êtes la lumière qui luit dans les ténèbres (Jo., I, 5) ; vous êtes la voie, la vérité et la vie (Jo., XIV, 6) ; vous êtes le commencement et la fin » (Apoc., I, 8) ; avec les Prophètes, avec S. Paul, avec S. Jean nous déclinerions tous ses titres. Et avec tout cela, à peine aurions-nous épelé son nom, ébauché son étude, abordé sa connaissance. Il nous resterait à sonder les richesses de son âme, les trésors inépuisables dont la plénitude habite en lui (Col., II, 2, 9), et ici nous toucherions à l'Infini.

Voilà vingt siècles que docteurs, théologiens, apologistes, exégètes l'ont étudié sur toutes ses faces, dans tous les détails de sa vie, de sa doctrine, de son œuvre ; leurs écrits remplissent des bibliothèques, et le sujet reste toujours nouveau.

Voilà vingt siècles que l'humanité lit et relit l'Evangile, page par page, verset par verset, mot par mot, et elle y trouve des aperçus qu'elle ne soupçonnait pas. Cette physionomie unique, elle ne peut en détacher ses regards ni en détourner son esprit. Elle est attirée par lui, vers lui. Elle veut entendre parler de lui. Que l'on représente sur la scène, que l'on fasse passer sur l'écran le mystère du Christ, les foules s'y portent ; et si après tant d'orateurs qui ont exposé la doctrine de foi, la morale chrétienne, le docte conférencier de Notre-Dame voit l'auditoire se presser plus compact encore au pied de sa chaire, c'est qu'il est encore question de Jésus-Christ. Les uns viennent peut-être pour trouver une raison de le discuter ou de le rapetisser à la taille de l'homme ; les autres pour y chercher une solution à leurs doutes, une raison de croire et lui apporter le tribut de leur foi, de leur adoration et de leur amour.

Soyons de ces derniers, m. f. A l'exemple des saints qui ont rapporté de leurs oraisons prolongées au pied du Tabernacle ou de la Croix des transports toujours accrus, des ivresses toujours plus grandes, des énergies toujours nouvelles, nous irons de clarté en clarté (II Cor., III, 18), de joie en joie, jusqu'au jour où le Christ se révèlera à nous (Rom., VIII, 18) dans la pleine lumière de l'éternité. Ainsi soit-il.

VI

L'EAU QUI NE DÉSALTÈRE PAS ET CELLE QUI DÉSALTÈRE

Mes frères,

« *Si tu savais quel est celui qui te demande à boire,* dit Jésus à la Samaritaine, *c'est toi qui lui aurais demandé à boire et il te donnerait de l'eau vive.* » Ne comprenant pas ce qu'il veut lui dire, elle se scandalise, elle raille ; il lui paraît que son interlocuteur ignore la profondeur du puits, et partant le bienfait dû au patriarche qui l'a fait creuser. « De l'eau vive, s'écrie-t-elle, avec quoi la puiseriez-vous ? Vous croyez-vous supérieur à notre ancêtre Jacob ? »

Jésus ne perd pas son temps en controverse. Le Dieu de vérité ne saurait polémiquer : il laisse aux hommes les discussions plus ou moins oiseuses. Il poursuit sa pensée par cette déclaration qui renforce la première : « L'eau à laquelle tu arrêtes ton esprit, désaltère un instant ; celle dont je parle et que je donne, désaltère pour toujours. »

Il sait bien que c'est pour cette femme une énigme. Elle ne comprend pas maintenant ; elle comprendra plus tard, comme il arrivera aux Apôtres dans la suite, *scietis postea*. Pour le moment, elle continue de croire à une plaisanterie : « Donnez-moi de cette eau merveilleuse, afin que je n'aie plus à venir chercher de l'eau jusqu'ici. »

Le Sauveur n'insiste pas. Au surplus, ce n'est pas pour elle qu'il a parlé, c'est pour nous. Nous avons donc à nous demander quelle est l'eau qui ne désaltère pas et celle qui désaltère vraiment.

I. — *L'eau qui ne désaltère pas*

Il est à peine besoin de dire que la soif à étancher ici est toute spirituelle. Elle n'est autre que ce tourment de l'infini dont toute âme humaine est possédée, même à son insu, qu'un besoin de paix, de bonheur, de joie, d'équilibre et de rassasiement de nos facultés.

Or, d'après cela, quelle est cette eau qui est impuissante à désaltérer le cœur humain ? C'est la science humaine elle-même, ce sont les biens terrestres, c'est plus encore la vie toute abandonnée à la nature, toute remplie de sensualisme.

Pour s'en convaincre, il n'est que de consulter ceux que l'on appelle les heureux de ce monde, ceux qui ont bu à la coupe des honneurs, des richesses, des plaisirs, ou qui même ont savouré les joies de la science humaine. Que disent-ils ? Quel son rend leur âme enivrée de jouissance ?

Vous les entendrez tous dans la personne du fils de David, Salomon, qui de son vivant était regardé comme un homme de haute sagesse et que, pour cette raison, l'on venait consulter de loin. « J'ai été roi, dit-il, j'ai surpassé en sagesse tous ceux qui étaient avant moi... J'ai beaucoup appris... J'ai fait faire des ouvrages magnifiques... J'ai eu des serviteurs et des servantes, de nombreux troupeaux ; j'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent... Je n'ai rien refusé à mes désirs ; j'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs. » Et après chacun de ces objets de satisfaction, il s'écrie : « Vanité des vanités ; tout cela n'est que vanité et affliction d'esprit. » Et il en arrive à avouer que « la vie lui est devenue ennuyeuse, » et qu' « il se prend à détester tout ce à quoi il s'était appliqué avec tant de peine. » (Eccle., I et II).

Les mêmes désenchantements ont arraché les mêmes aveux à nos modernes jouisseurs. « Ce que le monde nomme plaisir, dit l'un d'eux, Maine de Biran, je l'ai goûté dans toute son étendue. Insensé que j'étais ! j'allais à l'opposé du bonheur, je courais après lui et je le laissais par derrière. Que les hommes sont aveugles ! »

Ce que le même philosophe avait en vain demandé aux convoitises, il croyait le trouver dans l'orgueil du cœur, c'est-à-dire dans la recherche du vrai et du bon. Mais cette vie personnelle ne le satisfaisait pas non plus, et on l'entendit s'écrier : « L'orgueil fera le supplice de ma vie tant que je ne chercherai pas plus haut un esprit qui dirige le mien ou se mette à sa place. »

D'autres ont mis leur plaisir dans une sagesse moyenne, dans un sensualisme délicat, dans le calme d'une existence équilibrée, partagée entre les livres, les douceurs de la famille et les joies de la nature. Mais, disait l'un de ceux-là, « je ne suis point heureux par les choses extérieures, ma vie se dérobe peu à peu. Les objets changent pendant que nous aussi nous changeons. Quel sera le point d'appui de notre existence ? »

D'où viennent ces dégoûts, ces désillusions, ces impressions de vide, cet ennui, ces accents de tristesse ? Le Seigneur en a donné l'explication par la bouche de Jérémie : « Mon peuple a commis deux fautes : il m'a abandonné, moi la source d'eau vive, et il a creusé des citernes lézardées où rien ne reste. » (Jér., II, 13). Rien, ni consolation, ni liberté, ni joie, ni paix.

S. Augustin a formulé la même cause en ces termes qui ont acquis presque force d'axiome : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est agité tant qu'il ne repose pas sur vous. » Ce que Fénelon a traduit ainsi : « Ne trouvant ni en soi, ni en dehors de soi rien qui la satisfasse, l'âme trouve en Dieu le point d'appui fixe, le bien nécessaire dont elle a besoin. »

Sensualisme, dilettantisme de l'esprit et du cœur sont donc autant de sources dont les eaux ne désaltèrent pas ou ne désaltèrent que pour un temps.

Voici celle qui désaltère vraiment et pour toujours.

II. — *L'eau qui désaltère*

La Sainte Ecriture l'appelle « la fontaine de vie » (Ps. XXXV, 10 ; Eccli., XXI, 16) et nous la montre dans la crainte du Seigneur (Ps. XIV, 27), dans la sagesse (Ps. XVIII, 4). Le prophète Isaïe nous exhorte à en « puiser les eaux avec joie aux sources du Sauveur » (XII, 3) : sources qui ne sont autres que les enseignements, les exemples, les plaies, les sacrements de l'Homme Dieu, tous réservoirs de grâce, de vie surnaturelle, d'énergie divine ; sources intarissables, jamais épuisées, accessibles à tous (Zach., XIII, 2), et qui, ouvertes au côté de l'Agneau immolé sur la croix, les conduisent jusqu'à l'océan de la vie éternelle (Apoc., VII, 17).

Mais cette eau merveilleuse, dont parle Jésus à la Samaritaine, n'est-elle pas précisément celle dont l'Ecriture nous dit que « quiconque en boira aura encore soif ? » (Jo., IV, 13).

Oui, mais cela veut dire qu'une fois bien abreuvés aux sources divines, ce dont nous n'aurons plus soif, ce sont les eaux de la terre, les jouissances d'ici-bas. De Dieu, de son amour, de la grâce, du surnaturel, nous aurons soif toujours davantage : plus nous en boirons, plus nous désirerons en boire encore, et cependant plus nous éprouverons de véritable bien-être. Au ciel, ce sera la soif éternelle et en même temps l'éternelle désaltération.

Déjà, sans attendre le ciel, le rassasiement commence ici-bas. Les promesses du Christ ne sont pas vaines. Or, il a promis dès cette terre une paix qui n'est pas la paix du monde (Jo., XIV, 27), mais sa paix à lui, *pacem meam,* une joie qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'enlever (Jo., XVI, 22), un amour transformant qu'aucune puissance n'est capable d'éteindre (Cant., VIII, 7).

Et tout cela trouvé là où la pauvre nature ne voit que misère et souffrance.

Voyez les Apôtres : ils peuvent dire avec S. Paul : « Je surabonde de joie au sein de mes infirmités » (II Cor., VII, 4), et « ils s'avançaient radieux, parce qu'ils ont été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. » (Act., V, 41).

Voyez les Martyrs : le calme, l'allégresse qui illuminent leur visage en face et au milieu des supplices étonnent leurs bourreaux. Ils vont à la mort comme à une fête, et ainsi ils gagnent à la foi plus d'un témoin de cette joie merveilleuse.

Voyez les Saints : en est-il un seul qui ne garde une paix inaltérable, une sérénité parfaite au milieu même des persécutions et des plus cruelles épreuves ? Il n'y a au fond de leur cœur ni désirs inapaisés, ni regrets amers du passé, ni inquiétudes pour l'avenir. Ils sont bien partout, ils sourient à tout, ils acceptent tout avec une admirable égalité d'âme, *illi autem sunt in pace.* (Sag., VII, 3).

Voyez ces âmes qui peuplent les cloîtres et les maisons religieuses : s'il est un lieu qu'habitent ici-bas la plus franche gaieté, la plus enviable sérénité, et où le cœur trouve sa délectation, ce sont bien les asiles de la pénitence et de la prière. Le poète (Musset) les a vus défiler dans leurs longs couloirs, on dirait qu'il les a suivis dans leurs étroites cellules ; et témoin partout de la paix qui émane de toute leur personne, il ne trouve que ce mot à dire : « Et ils étaient heureux ! » C'est qu'en effet Dieu est avec eux, Dieu les suit, et partout où est Dieu, il répand quelque chose de la félicité qui est son essence.

Voyez les catholiques contemporains : Ozanam, Montalembert, Veuillot, Cochin, de Mun et cent autres. Quelques déceptions qu'ils rencontrent sur leur route, à quelques contradictions et oppositions qu'ils se heurtent, ils demeurent contents. Il faut lire les lettres admirables qu'ils écrivent au plus fort de la tribulation. Ce que la terre leur refuse ou leur prend, ils sont assurés de le recevoir ou de le retrouver au centuple là-haut.

La preuve la plus convaincante nous est fournie par les convertis. Quel contraste nous ont laissé dans leurs écrits les Donoso Cortès, les Paul Féval, les Gustave Droz, les Brunetière, les Augustin Thierry, les François Coppée, les Psichari, entre tant d'autres, lorsqu'ils parlent des amertumes de leur passé et des ineffables contentements qu'ils ont goûtés depuis leur retour à Dieu ! On sent leur âme inondée de lumière, de délices, d'onction et de joie ; on se réjouit de leur bonheur, et avec eux on exalte le divin Pasteur qui a rallié à sa bergerie ces brebis jusqu'alors errantes et malheureuses.

Tous, ils ont justifié la parole du Christ : « Celui qui boira l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif. »

* *

La Samaritaine n'a pas compris et ne pouvait pas comprendre le langage symbolique ou figuré de son interlocuteur. Aussi, ne pensant qu'à une eau naturelle, elle s'écrie : « Donnez-moi de cette eau merveilleuse, afin que je n'aie plus soif et que je n'aie plus à venir ici. »

Nous, m. f., qui connaissons le sens des paroles de Jésus, demandons-lui, nous aussi, de nous donner de l'eau dont il voulait parler, mais afin d'en avoir encore et toujours plus soif. Lui qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (Jo., VII, 37), oh ! qu'il daigne nous rendre assoiffés de justice, de sainteté, de biens spirituels ! Nous irons à lui, nous voudrons boire abondamment aux sources qu'il tient ouvertes pour nous, en attendant le jour où nous nous désaltérerons à jamais aux fontaines éternelles. Ainsi soit-il.

VII

LA GRANDE QUESTION

Mes frères,

Du siège que, dans sa miséricorde, Jésus veut faire de la Samaritaine, ce que nous avons dit jusqu'alors n'est qu'un travail d'approche, une entrée en matière, un moyen de l'aborder. Déjà la première enceinte, le premier fossé de la place est franchi : la femme a prêté l'oreille aux paroles du divin assaillant et elle y a répondu comme elle pouvait le faire. La porte est presque ouverte, il faut maintenant pénétrer dans la citadelle.

C'est à cette seconde phase que nous allons assister.

I. — *La bonté de Jésus*

Admirons la tactique à la fois habile et charitable de Jésus.

Un obstacle se dresse dans cette âme, qui y arrête l'accès et l'écoulement des eaux de la grâce : c'est la sensualité. N'est-ce pas ce qui retient tant de chrétiens éloignés de Dieu, ce qui les rend réfractaires à ses appels ? Ah ! s'il ne fallait pas rompre avec telle habitude, fuir telle occasion,

secouer telle chaîne, s'imposer tel sacrifice, on se soumettrait volontiers au joug du Seigneur.

Ici, l'obstacle, Jésus l'attaque de front et d'un mot le renverse : « *Va*, dit-il sans ambages, *appelle ton mari et reviens.* » Une injonction aussi inattendue force la pécheresse dans son dernier retranchement. Que va-t-elle faire ? Elle pourrait poser la question préalable. Que peut bien faire la présence de son mari ? De quel droit en demander la venue ? Dans quel but ? A quelle fin ? Elle pourrait aussi simuler l'acquiescement à cette mise en demeure — mettons à ce désir, — se retirer et ne pas revenir. Mais il y a chez elle un certain fonds de droiture qui n'a pas échappé au regard de Jésus. Nous dirions, en langage vulgaire, qu'elle n'est pas une mauvaise femme. Elle ne songe pas à cacher le point vulnérable de sa vie, sans cependant l'avouer ouvertement.

« Je n'ai pas de mari, » répond-elle, avec un certain embarras sans doute. Phrase amphibologique, qui peut exprimer une situation régulière de veuvage ou de célibat, aussi bien qu'une lamentable réalité. La réponse est un commencement d'aveu. Jésus va aider la coupable à le compléter, et de la confusion il l'amènera au repentir. « Tu dis vrai, reprend-il, tu as eu cinq maris, et celui à qui tu donnes ce nom actuellement n'est pas ton mari. En cela tu dis vrai. »

Quel calme ! quelle mansuétude ! Pas un reproche ! pas une parole humiliante de la part de l'Agneau sans tache ! Rien qui trahisse un zèle amer, une indignation dédaigneuse pour le péché, procédés qui blessent le pécheur, arrêtent l'aveu sur ses lèvres, refoulent la faute dans son cœur. On sent la bonté, la compassion pour une pauvre âme déchue, le désir de la relever de sa honte. Cette manière d'agir concorde bien avec le précepte de « ne pas rompre le roseau à demi-brisé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. » (Is., XLII, 3).

Ce que je viens de dire, m. f., me suggère plusieurs réflexions.

D'abord, si quelque jour l'un de vous devait avoir à faire un aveu pénible au saint tribunal, que d'un mot il le laisse soupçonner au ministre de Dieu, et le prêtre, à l'exemple de Jésus, lui facilitera l'ouverture complète de son âme, sans faux-fuyants, sans réticence.

Par sa mansuétude, par sa condescendance, par son soin à ne pas humilier, le divin Maître a enseigné au prêtre à se montrer bon et miséricordieux envers les âmes agenouillées à ses pieds et à leur rendre ainsi moins pénible l'accusation de leurs fautes, si graves qu'elles puissent être.

Je parle de bonté et d'indulgence. Ah ! si nous agissions toujours ainsi avec le prochain, avec ceux surtout que nous avons charge de reprendre, nous ferions moins de blessures, nous soulèverions moins de résistances, nous obtiendrions de meilleurs résultats. « Plus fait douceur que violence, » dit si justement le proverbe. Hélas ! nous cédons trop facilement à la mauvaise humeur, à l'emportement, à l'amour-propre, au lieu de consulter la charité, le bien du prochain et même notre propre intérêt. Ne nous étonnons donc point d'irriter, d'indisposer ceux à qui nous parlons, et de ne pas atteindre le but de nos observations ou de nos remontrances.

Enfin, ce qui s'est dit et fait entre Jésus et la Samaritaine se renouvelle chaque jour entre lui et nous : il nous voit, il nous regarde, il nous parle.

Il nous voit. Il sait tout ce qu'il nous a donné de facultés naturelles et de secours divins. Il sait aussi quel usage nous avons fait de ses dons. Il sait notre légèreté, notre inconstance, nos lamentables faiblesses, nos lâchetés, nos intentions secrètes, et il compte nos défaillances.

Il nous regarde. Il fixe sur nous des yeux pleins d'amour et de miséricorde. Nous l'intéressons : et par nos misères, car il a précisément pour mission d'y porter remède ; et par le bien qui est en nous, afin de l'exploiter, de l'affermir et de l'accroître. Sous ce regard pénétrant, puissions-nous paraître comme des âmes droites, loyales, sincères, sans duplicité ni feinte !

Il nous parle, soit par lui-même, soit par la voix du prêtre, soit par une lecture, par un bon exemple, ou par quelque événement, pour nous faire entendre un reproche attristé, un encouragement, ou un appel à la perfection.

II. — *La question de la Samaritaine*

La bonté ne rend pas aveugle et n'excuse pas le mal. Si elle est bienveillante au pécheur, elle n'a que réprobation pour le péché. Toute indulgente qu'elle soit, la parole du Sauveur renferme une condamnation. Il n'y a pas à s'y tromper. Néanmoins, la Samaritaine l'accepte, elle ne se cabre ni ne tente de se justifier ; elle prononce enfin le mot qui élève une âme des bas-fonds du vice à cette hauteur où commencent à jaillir les sources vives de la grâce : « *Seigneur,* — ce mot sur ses lèvres annonce le respect, la déférence, l'estime, — *Seigneur,* s'écrie-t-elle, *je vois que vous êtes un prophète,* » ce qui signifiait un envoyé de Dieu qui, éclairé de ses lumières, lit au fond des cœurs : vous parlez en son nom ou sous son action. Eh bien, éclairez-moi !

Et la voilà qui soumet à Jésus un problème qui se pose depuis des siècles entre Juifs et Samaritains. Je vous l'ai dit : lorsqu'au retour de la captivité du peuple hébreu à Babylone, son chef Esdras entreprit de relever le temple de Jérusalem, les Samaritains en édifièrent un autre sur le mont Garizim, où reposaient les restes d'Abraham, de Jacob, de Josué, de Joseph, et ils prétendaient y rendre à Dieu un culte qui lui fût non moins agréable qu'à Jérusalem. De là la haine profonde qui séparait les deux provinces de Judée et de Samarie.

« Nos pères, dit donc la Samaritaine, ont adoré sur cette montagne, et vous, Juifs, vous professez

que le lieu où il faut adorer est Jérusalem. Que faut-il en penser ? »

Ne voyez pas dans cette question, m. f., une diversion au reproche indirect dont elle a été l'objet. S'il en était ainsi, Jésus la ramènerait à son état d'âme afin de l'exciter au repentir. Cette femme, sans oublier ce qui vient de se passer, s'engage au contraire dans la voie où le divin Maître l'a attirée et où il se propose de lui faire trouver le salut.

Elle veut, cette femme, — et sincèrement, — la vérité, elle paraît disposée à s'y conformer. Elle l'aura. Venu sur la terre pour enseigner la vérité, Jésus la doit à toute âme qui la désire loyalement. Il va la révéler, sans heurter son interlocutrice. Mais combien la réponse déborde la question ! Elle équivaut à ceci : « Garizim ou Jérusalem, cela a peu d'importance. L'heure est proche où le culte officiel agréé de Dieu ne sera plus le privilège d'une ville, d'une région ou d'un peuple, mais s'étendra à tout l'univers. A quoi bon trancher le différend entre deux contrées, puisqu'il va devenir sans objet ? » Toutefois, Jésus ne laisse pas ignorer que le vrai culte vient à Dieu de Jérusalem : « Vous, Samaritains, dit-il, vous adorez un Dieu que vous ignorez : nous, Juifs, nous le connaissons, car le salut doit venir d'Israël. »

De la question de la Samaritaine et de la réponse de Jésus recueillons deux leçons.

Notre-Seigneur nous apprend à nous garder, nous chrétiens, de tout mépris pour les incroyants et les dissidents. Ne nous prévalons pas de notre foi : nous n'y sommes pour rien. Qu'aurions-nous été si Dieu ne nous en avait pas fait le don, si nous avions passé par une de ces écoles sans Dieu, même simplement neutres, où la jeunesse est en grande partie formée, ou par un de ces milieux intellectuels d'où la foi est bannie ? Quel bienfait ce nous est de croire ! Là où les incrédules ignorent, nous savons ; là où ils ne voient rien et marchent en aveugles, nous avançons d'un pas sûr, en pleine lumière, en toute certitude. Comme l'écrivait Veuillot à sa sœur : « Ce nous est une supériorité de savoir seulement un peu de Jésus-Christ. » Et avec quelle joie reconnaissante ne devons-nous pas nous appliquer le mot de Sully-Prudhomme à François Coppée qui lui disait : « Moi, je crois. » — « Ah ! vous ne savez pas comme vous êtes heureux ! »

A l'exemple de la Samaritaine, aimons la vérité, ayons le culte de la vérité, cherchons la vérité.

Il se peut que parfois elle meurtrisse notre cœur, elle humilie notre amour-propre, elle condamne nos défauts ou nos vices, elle nous révèle à nous-même sous un jour peu flatteur, elle nous arrache à des ignorances, à des illusions caressées, aimées, entretenues. A quoi bon s'envelopper d'ombre et d'obscurité ici-bas, comme si la pleine lumière d'outre-tombe ne devait pas la dissiper, à notre confusion et pour notre malheur ?

« C'est la vérité qui libère les âmes » (Jo., VIII, 32). Désirons-la donc, demandons-la à qui peut nous la donner, acceptons-la si on veut bien nous la dispenser ; ne nous irritons pas contre ceux qui nous porteraient assez d'intérêt pour nous la dire ; avouons-nous la à nous-même, ne fermons pas les yeux à sa bienfaisante clarté. En un mot, pensons, agissons, parlons, cherchons de manière à pouvoir nous rendre le témoignage que se rendait le cardinal Newman en mourant : « Je n'ai jamais péché contre la vérité. » Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XV

2e Dimanche de Carême

LA GRACE SANCTIFIANTE

Mes frères,

Le Sauveur prit Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit à l'écart sur la montagne du Thabor ; et il fut transfiguré devant eux. Sa face resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la neige... S'adressant à Jésus, Pierre lui dit : « Seigneur, il nous est bon d'être ici. Si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. »

L'admirable transfiguration de Notre-Seigneur est le symbole de cette autre transfiguration opérée dans l'âme par la grâce divine. De fait, Dieu, en nous donnant la grâce sanctifiante, nous transforme en la même image que lui, nous assimile en quelque sorte à lui, nous fait resplendir de son éclat.

Aussi voudrais-je attirer votre attention sur la grâce sanctifiante. 1° Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ? 2° Comment la conserver ?

I. — *Qu'est-ce que la grâce sanctifiante ?*

Le Catéchisme diocésain la définit : « une grâce qui demeure en notre âme et la rend sainte et agréable aux yeux de Dieu. »

1. La grâce sanctifiante demeure en notre âme. Elle n'est pas, comme la grâce actuelle, un secours passager nous aidant à faire le bien et fuir le mal ; elle est une communication permanente et véritable de la nature de Dieu.

Cette communication a lieu par l'intermédiaire d'une qualité spéciale qui s'attache à l'âme et ne la quitte plus tant qu'elle reste, comme on dit, en état de grâce. De même qu'un corps fatigué, ayant retrouvé la santé ou un bon tempérament, garde cette santé ou ce tempérament jusqu'à ce qu'une nouvelle maladie les compromette, de même l'âme conserve la grâce aussi longtemps que le péché mortel ne vient pas la détruire.

Ce qui caractérise cette qualité, c'est qu'elle est d'ordre divin. Elle met en nous accidentellement, mais réellement, ce qui est en Dieu substantiellement, qui nous fait participants de sa nature, *consortes divinæ naturæ* (II Pet., I, 4). « Toi en moi et moi en toi, » s'écrie l'auteur de l'*Imitation*. Quelque chose de Dieu passe en nous et la nature de notre âme en est impressionnée, modifiée, comme le fer plongé dans le feu, impressionné et modifié par

le feu, acquiert les propriétés du feu, au point qu'on ne sait plus si c'est encore du fer ou si ce n'est pas du feu, tellement il est uni au feu, sous l'emprise du feu, pénétré, possédé par le feu.

Voilà pourquoi cette grâce est une grâce qui demeure en notre âme.

2. Et voyez les conséquences aussi logiques qu'extraordinaires du séjour en nous de la grâce sanctifiante. Elle « rend notre âme sainte et agréable aux yeux de Dieu. »

Car la fin de notre âme est de voir Dieu et de jouir de lui dans le ciel. Dès lors, pour atteindre cette fin, elle a besoin des moyens proportionnés, je veux dire, des moyens qui la mettent en relations avec Dieu. La grâce sanctifiante les lui procure. En donnant à notre âme la vie surnaturelle, elle la rend sainte et agréable aux yeux de Dieu ; et de ce fait notre âme se trouve en relations avec le Très-Haut et devient le sanctuaire de chacune des Personnes de la Sainte Trinité.

Pour entraîner ses petits à des vols audacieux, dit-on, l'aigle sort avec eux de son aire ; s'il les voit faiblir, il se glisse sous eux et les reçoit sur ses ailes, les abandonne ensuite et les secourt à nouveau, s'il est nécessaire. Ainsi en quelque sorte agissent les Personnes divines par leur habitation en nous : elles nous fournissent l'équipement surnaturel dans le combat spirituel qu'est la vie sur la terre; et il en résulte pour nous, chaque jour, des mérites nouveaux s'ajoutant aux mérites anciens, jusqu'au terme de ce vol qui doit nous élever aux cieux.

Donc la grâce sanctifiante est une grâce qui demeure en notre âme et la rend sainte et agréable aux yeux de Dieu.

Oui, « Seigneur, il nous est bon d'être ici ! » c'est-à-dire d'être enveloppés, pénétrés par la grâce sanctifiante.

II. — *Comment la conserver ?*

Cette grâce sanctifiante, comment la conserver ?

En la prémunissant contre la tentation qui, dans le but d'anéantir en nous la grâce divine, nous porte au mal : je vous le disais dimanche dernier.

Dès lors, quelle attitude devez-vous prendre à l'égard de la tentation ? Je vous réponds par les trois mots de la Sainte Ecriture : veillez, priez, résistez.

1. *Veillez.* C'est monter la garde autour de votre âme, afin de ne pas vous laisser surprendre ; car « l'esprit est prompt et la chair est faible. » Rendez-vous compte du terrain sur lequel vous marchez. Veillez sur votre cœur, pour ne pas l'aventurer aux attaques du démon ; veillez sur vos yeux, par où peut pénétrer la mort ; veillez sur votre imagination, sur tous vos sens intérieurs et extérieurs. Faites sentinelle sur les occasions de péché : fréquentations, conversations, lectures, etc. Si vous ouvrez ce livre, si vous frayez avec ce camarade, si vous allez dans ce théâtre, dans ce cinéma, si vous vous familiarisez avec le mal, le mal vous minera, vous envahira plus ou moins rapidement ; vous finirez par y succomber.

2. *Priez.* « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » a déclaré Notre-Seigneur (Jo., XV, 5) : rien contre le mal, rien pour le bien. Au fond, Dieu est intéressé dans nos luttes contre les tentations : c'est lui, en effet, qu'assaille la tentation en notre personne, c'est l'œuvre divine qu'elle veut détruire en nous ; nous pouvons donc l'invoquer avec confiance, sûrs qu'il ne demande qu'à nous secourir.

Et toute prière est bonne contre la tentation, vocale ou mentale, privée ou publique, sous forme d'adoration ou de demande.

3. *Résistez.* Quand la tentation est là et vous harcèle, soyez courageux.

Quelle forme revêtira votre résistance ? Peut-être est-il mieux de ne pas suivre une règle absolue, mais de tenir compte du genre de tentation, de se servir de son expérience personnelle, de s'en remettre à la grâce du moment.

Si ce sont des tentations fréquentes, mais peu graves, suivez le conseil de S. François de Sales : « Quant à ces menues tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie... et semblables tricheries, qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux et tantôt nous piquer sur la joue, tantôt sur le nez,... la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne s'en point tourmenter ; car tout cela ne peut nuire, quoiqu'il puisse faire de l'ennui, pourvu que l'on soit bien résolu de vouloir servir Dieu. » (*Vie dévote*, IV[e] P., ch. IX).

Si ce sont des tentations graves, il faut les combattre promptement et énergiquement.

Promptement, sans discuter avec l'ennemi. Il est toujours dangereux de parlementer avec la tentation. « Il en est des tentations comme des étincelles, observe S. Jérôme, secouez-les tout de suite, si vous ne voulez pas qu'elles vous brûlent. »

Energiquement, non pas avec mollesse et comme à regret : ce qui semblerait inviter la tentation à revenir ; mais avec force, témoignant l'horreur qu'on a pour une telle proposition.

Toutefois, cette promptitude, cette énergie nécessitent que vous vous appuyiez sur une profonde humilité, vous rappelant ces paroles des Saints Livres : « Dieu résiste aux superbes, tandis qu'il donne sa grâce aux humbles. » (Jac., IV, 6).

* *

M. f., à vous de veiller sur cette incroyable richesse qu'est la grâce sanctifiante. « O Amour, soupirait S. Bonaventure, que vous rendrai-je pour m'avoir fait participant de la divinité ? Je vis, non ce n'est pas moi, c'est le Christ qui vit en moi. Votre puissance est inénarrable, ô Amour, qui transfigurez la boue en Dieu. »

Mettez donc votre intérêt personnel là où il est vraiment. Car enfin, Dieu séjournant chez vous modifie mystérieusement votre âme, la porte sans cesse à une vie plus parfaite, plus pure, plus digne de vos destinées éternelles. Que si vous avez la terre quelques années, c'est pour ouvrager votre ciel : votre bonheur éternel sera tel que vous l'aurez fait, jour après jour, par votre effort surnaturel.

XVI

3[e] Dimanche de Carême

L'IMPURETÉ

Mes frères,

L'évangile que je viens de vous lire nous parle de la méchanceté du démon de l'impureté. Hélas ! quelle tyrannie exerce ce démon ! En effet, à en

croire S. Alphonse de Liguori, presque tous ceux qui vont en enfer se damnent à cause du péché d'impureté.

C'est pourquoi, afin de vous en inspirer l'horreur, je veux vous signaler quelques-unes de ses conséquences et vous indiquer des moyens pour le combattre.

I. — *Ses conséquences*

Le péché d'impureté déshonore l'âme et le corps.

Créés à l'image de Dieu, nous portons en nous quelque chose de ce qu'il est. Or, que fait l'impureté ? Elle efface les traits de notre ressemblance avec le Créateur.

En effet, notre âme est pareille à ces flacons de cristal qui renfermeraient une couche de dépôt sous une liqueur transparente : la moindre secousse suffit pour troubler leur limpidité. Tant que le vice impur dort au fond de l'âme, l'horizon supérieur est éclairé ; aussitôt qu'il monte à la surface, l'âme est obscurcie ; si le trouble persévère, ses énergies sont drainées, tiraillées, finalement enchaînées. Ecoutez S. Augustin : « Il arrive, dit-il dans ses *Confessions,* que je suis saisi d'un sentiment étrange, qui serait je ne sais quoi qui ne serait plus la vie. Mais je retombe sous le joug de mon accablante misère, je suis absorbé à nouveau par mes fatales et ordinaires passions, je suis lié et je pleure beaucoup, sans que l'abondance de mes larmes m'arrache à ma servitude ; le seul fardeau de l'habitude me rejette dans le gouffre. » (I, 40).

En outre, par le baptême le Sauveur a contracté avec nous une union si intime que nous ne formons plus avec lui qu'un corps mystique : il est notre chef et nous sommes ses membres, des membres qu'il s'est acquis au prix de sa vie, avec lesquels il se mêle par l'Eucharistie. Nous ne nous appartenons plus à nous-mêmes ; nous sommes à Jésus-Christ. Nos yeux, nos mains, nos pieds, notre bouche, tout notre être lui est consacré. Et comme Notre-Seigneur porte partout avec lui le Saint-Esprit, il se fait que notre corps est le temple du St-Esprit. « Ne savez-vous pas, nous dit S. Paul, que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui habite en vous ? » (I Cor., VI, 19). Or, que fait l'impureté ? Elle se sert du corps de l'homme pour des satisfactions bestiales ; elle arrache à Jésus-Christ ses propres membres pour les mettre au service du péché ; elle profane le temple du Saint-Esprit.

Et cette déchéance a fréquemment pour résultat l'irréligion et l'impénitence finale.

M. f., nous sommes poussés à douter d'une religion qui nous condamne. Cette religion pèse sur la volonté récalcitrante comme l'impôt sur la bourse. « Quiconque ayant cru a cessé de croire, cède à un intérêt d'orgueil ou de volupté ; j'en appelle sans crainte à la conscience de tous les incrédules. » (Lamennais).

Un poète anglais, Milton, représente Satan rencontrant le soleil. A l'aspect de cette grandeur éblouissante, l'archange s'écrie : « O soleil, que tu es beau ! » Mais bientôt, se rappelant que ce soleil est l'œuvre de Celui qu'il voudrait anéantir, il dit en fuyant : « O soleil, je te hais ! » Avant de s'abandonner au vice honteux, le chrétien dit lui aussi : « O religion, que tu es belle ! » Esclave de l'impureté, il répète aujourd'hui : « O religion, je te hais ! » Les funestes habitudes contractées forment une chaîne dont les anneaux enserrent le pécheur chaque jour plus étroitement ; n'est-il pas à craindre qu'il ne meure impénitent, c'est-à-dire sans avoir eu le courage de briser ses tristes liens et de retirer son cœur du péché ? « On trouve bien encore quelques âmes restées pures, mais combien sont rares les impudiques vraiment convertis ! » déclare S. Jean Chrysostome.

M. f., que Dieu détourne de vous un tel malheur ! Réagissez contre l'impureté. Pas d'illusion ; vous aussi, vous êtes menacés, vous surtout, car vous êtes à Dieu et le démon veut se venger de Dieu sur vous.

Alors, quels moyens avez-vous pour combattre ce vice ?

II. — *Moyens à prendre*

N.-S. Jésus-Christ lui-même a pris soin de nous les indiquer : « Ce genre de démons, dit-il, ne peut être chassé que par la prière et par le jeûne. » (Mc., IX, 28). La prière et la mortification, voilà les remèdes absolument prescrits par le céleste Médecin.

1. *La prière.* — Un jour que S. Paul, victime des insultes du démon, gémissait devant Dieu, une voix du ciel lui répondit : « Ma grâce te suffit. » A nous également la grâce suffit ; mais cette grâce ne s'accorde pas sans la prière. L'imprudent qui n'a pas revêtu la prière comme une cuirasse ou qui, peu à peu, la néglige, est comparable au soldat qui se désarmerait lentement, jetant ses armes une à une.

Même si vous avez délogé de votre cœur ce démon de l'impureté par une sincère confession, ne croyez pas qu'il se tiendra si vite pour battu. L'évangile vous en avertit : « Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme,... il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti... Alors il s'en va, et prend avec lui sept autres esprits plus mauvais que lui, et, entrés là, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. »

Ne vous confiez pas uniquement à votre force, c'est-à-dire à votre propre faiblesse. Mettez à côté de votre fragilité le coefficient du secours d'en-haut, je veux dire, la grâce obtenue par la prière. Et par la prière il ne s'agit pas seulement de la prière proprement dite, mais encore des pratiques chrétiennes : confession et communion fréquentes, dévotion à la Sainte Vierge.

2. *La mortification.* — Vous êtes tentés par le corps ; punissez-vous par le corps. S. Paul l'avouait : « Je traite durement mon corps et je le tiens en servitude. » (I Cor., IX, 27).

Un religieux, poursuivi par le démon de l'impureté, consulta le saint Frère Gilles sur les moyens à prendre pour s'en délivrer. « Que feriez-vous, lui dit celui-ci, à un chien qui voudrait vous mordre ? — Je prendrais des pierres ou un bâton, répondit le religieux, et je ne cesserais point de frapper que je ne l'eusse fait fuir. — Eh bien ! faites-en de même à l'égard de votre chair dont se sert le démon pour aboyer contre vous. »

D'ailleurs, rien n'est plus facile à comprendre. Quand on accorde au corps toutes ses aises, que fait-il ? Il se révolte contre l'esprit, car la chair n'est pas et ne peut pas être soumise à Dieu. En conséquence, ayez soin de retrancher ce qui flatte le corps, ce qui de près ou de loin peut favoriser l'impureté.

M. f., pareil idéal n'est pas inaccessible à notre pauvre nature humaine. Il est pratiqué, hors des cloîtres, par des chrétiens plus nombreux qu'on ne se l'imagine. « Je disais à mes officiers, à mes hommes : si vous hésitez entre deux routes, soyez sûrs que c'est la plus pénible qu'il faut choisir. Je disais et je faisais. Je me suis servi par préférence des créatures âpres et mortifiantes [1]. »

M. f., détestez le péché d'impureté. Que chacun de vous, en ce temps de recueillement et de pénitence, scrute sa conscience et prenne des résolutions bien définies. Si vous avez à vous reprocher quelque chute, plus encore, une triste passion, convertissez-vous ; faites tout ce qui vous est possible. Dieu vous aidera, vous pardonnera, vous fortifiera. « Il est bon et il ne l'est pas médiocrement. La somme de tous vos péchés réunis ne l'emporte pas sur la grande multitude de ses miséricordes. Vos blessures et vos plaies ne sont pas au-dessus de l'habileté et de l'expérience de ce souverain Médecin [2]. »

Et vous qui avez eu le bonheur de conserver la pureté, remerciez-en le Seigneur et ne cessez pas de veiller sur cette belle vertu pour que rien ne la vienne ternir. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » (Mt., v, 8).

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

IV

VOS JOIES

Dieu s'est souvenu de sa miséricorde, quand il a maudit l'homme après son péché, et il a voulu que tout labeur, que toute souffrance comporte une satisfaction, une joie. Si donc vos responsabilités sont grandes et si vos devoirs, dont je vous ai déjà parlé et dont je vous parlerai encore, sont variés et nombreux, il y a aussi pour vous de douces joies. Nous allons y réfléchir ensemble, afin de vous donner, si possible, une estime plus grande de votre rôle maternel, un attachement plus profond encore à votre noble tâche.

I. — *Joie de donner la vie*

Ici-bas, le vrai bonheur, a dit quelqu'un, est de faire celui des autres. De fait, n'est-ce pas imiter Dieu qui trouve sa gloire et son bonheur à appeler à l'existence, à gratifier de son amitié par la grâce, et de sa propre félicité au ciel, des êtres qu'il crée semblables à lui ? Jésus a dit aussi cette parole conservée par la tradition apostolique : « On est plus heureux de donner que de recevoir. »

Peut-être en effet, avez-vous déjà expérimenté cette joie, vous surtout qui si souvent trouvez l'occasion de vous oublier, de vous renoncer, de vous sacrifier pour vos enfants. Vous aimez mieux vous priver presque du nécessaire que de les voir manquer de quelque chose. Sont-ils malades et souffrants ? vous voudriez pouvoir prendre leur souffrance et leur donner la santé. Leur fait-on une gracieuseté? leur accorde-t-on estime, honneur, amitié ? vous êtes plus touchées et plus heureuses que si vous étiez vous-mêmes les bénéficiaires de ces faveurs.

Mais s'il est vrai qu'on est heureux de donner, la joie ne sera-t-elle pas d'autant plus grande que le don sera plus magnifique ? Or, qu'avez-vous donné à vos fils ? La vie, ce bien qui est au-dessus de tous les biens temporels, ce bien si précieux que, malgré les misères inhérentes à notre existence d'ici-bas, même ceux qui s'en plaignent fort ne sont pas toujours prêts à la quitter, ce bien si élevé que Jésus a dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (Jo., xv, 13).

Or, réfléchissez que vous avez ce grand honneur et ce grand mérite non seulement d'avoir donné la vie naturelle, laquelle est mêlée de souffrance et éphémère, mais encore d'avoir appelé à l'existence un fils de Dieu, un héritier du ciel ; car vos enfants auront en partage, s'ils le veulent, cette haute dignité, cette magnifique destinée. Déjà le baptême les a faits enfants de Dieu, et l'éducation chrétienne que vous leur donnez, les doit mettre sur le chemin du ciel.

Votre joie, Jésus lui-même l'a célébrée en ces termes, quand il annonçait aux Apôtres les tribulations qu'ils auraient à subir dans la prédication de l'Evangile : « Vous pleurerez et vous vous lamenterez tandis que le monde se réjouira, mais votre affliction se changera en joie... Quand une femme a donné le jour à son enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a d'avoir donné un homme au monde. » (Jo., xvi, 20-21).

Quelqu'un a dit encore : « Le cœur ne s'enrichit que de ce qu'il donne. » Je n'ai pas le temps de vous expliquer et démontrer cela, mais j'en conclus que si l'amour maternel est si profond, et si fidèle, si dévoué, c'est sans doute que nul autre n'a donné autant que lui.

II. — *L'enfant, joie de la maison*

Le temps passe et maintenant, peu à peu, l'enfant s'éveille et il grandit ; à mesure, ce sont de nouvelles joies, de vrais rayons de soleil dans la maison. Ai-je besoin de vous redire la joie que vous donnèrent son premier sourire, ses premières caresses, son premier baiser ? Faut-il vous rappeler vos soins attentifs et patients pour lui apprendre à marcher, et votre bonheur quand il a pu faire seul ses premiers pas, accourant tout fier et tout joyeux dans vos bras ?

Puis l'enfant grandit encore ; maintenant il parle, il prononce les noms si doux de papa et maman. Les années passent, son intelligence à mesure s'éveille, il questionne, il veut savoir, il s'instruit, il apprend aussi à joindre ses mains et à prier ; il commence à comprendre, l'éducation le rend gentil, obéissant, prévenant même ; il a à cœur de ne pas faire de peine à ses parents.

Plus grand, il devient, je l'espère du moins, un écolier studieux et occupe une bonne place au catéchisme ; il est enfant de chœur peut-être et sa mère est heureuse de le voir servir à l'autel. Mais combien plus grande encore est la joie de toute la famille quand vient le jour de sa Communion solennelle, joie qui n'est mêlée d'aucune ombre, d'aucune tristesse, car il n'y a pas de séparation en perspective !

Mais il est d'autres joies encore que l'enfant apporte avec lui. En effet, si ardents que soient les

[1] **Général Serret, *Echo de Paris*, 8 janvier 1917.**
[2] **S. Cyrille de Jérusalem.**

cœurs au moment du mariage, si profonde que paraisse l'affection mutuelle, la vie en commun effrite plus ou moins l'accord dans le foyer ; au bout de quelque temps les défauts (qui n'en a pas ?) se heurtent fatalement, et, si l'on n'y prend garde, si chacun n'y met du sien, on risque de s'éloigner l'un de l'autre. C'est alors que l'enfant intervient ; par ses sourires et ses caresses, il dissipe la tristesse, les mécontentements, les petites rancunes. Penchés tous deux sur lui, l'aimant d'un même amour, le père et la mère se retrouvent et se rencontrent, se rapprochent : peut-on s'en vouloir au-dessus d'un berceau ? Et puis, il faut à ce petit la douce tendresse de la mère, en même temps que le dévouement et le travail du père ; l'un et l'autre s'imposent alors les sacrifices nécessaires, et comme à ce compte les défauts se corrigent et les caractères s'harmonisent, le temps qui passe ne fait que rendre plus étroite l'union des époux. Ainsi cet enfant qui est d'eux, devient le lien sacré qui les unit indissolublement et qui, en sauvegardant et affinant leur mutuel amour, leur garde aussi la jeunesse d'âme avec la joie.

III. — *L'enfant, raison de vivre*

L'enfant d'hier est maintenant un adolescent, l'avenir est à lui, et vous, mères chrétiennes, vous commencez à trembler. En effet, que va-t-il devenir, cet objet de votre tendresse, maintenant que la vie va plus ou moins l'éloigner de vous ? Comment lui conserver sa foi ? comment préserver son âme ? comment garder son cœur ? Problème angoissant, qui vous fait dire parfois : « Grands enfants, grands tourments, » et qui vous fait regretter que le temps passe et que les enfants grandissent.

Et pourtant, si délicate et compliquée que soit votre tâche à ce moment, elle comporte encore pour vous des joies. Voyez en effet combien triste et désolé est un foyer sans enfants, surtout quand on a déjà derrière soi 15 ou 20 ans de vie commune et qu'on n'est plus tout à fait jeunes. On n'a guère de raisons de vivre, ni de travailler ; et l'on risque fort de tomber dans un vil égoïsme qui rétrécit le cœur autant que les idées et qui fait une vie sombre et triste.

Pour vous, les mères, l'heure de l'adolescence est votre heure ; c'est à ce moment que se joue l'avenir et même l'éternité de vos enfants. Car en eux maintenant, c'est l'homme qui s'éveille, pour eux c'est la vie qui commence, c'est un monde qui se révèle à eux, mystérieux. Il vous faut alors beaucoup de tact pour ne pas comprimer ni étouffer l'élan et l'enthousiasme de ces jeunes cœurs, mais pour les diriger et les guider ; pour ne pas blesser la volonté par une autorité trop brutale, mais la maintenir par une douce fermeté, main de fer dans un gant de velours. Vous devez vous oublier vous-mêmes, afin de ne pas agir par caprice, de ne pas vous opposer à ce qui vous blesse, mais seulement à ce qui est vraiment répréhensible (ce n'est pas toujours la même chose). Il vous faut, non pas heurter de front les idées fausses de l'adolescent, mais plutôt chercher un terrain d'entente, le point où vous vous rencontrez avec lui : il serait bien étonnant qu'il n'y eût pas du vrai dans sa pensée ; puis vous l'amènerez doucement et fermement, sans qu'il s'en doute, à penser comme vous.

Tâche grande et délicate, certes, mais l'artiste qui a longuement mûri son projet, qui a ensuite accompli le gros œuvre de son travail, et qui maintenant en vient aux détails, y apporte d'infinies précautions, y donne toute sa mesure et tout son talent, ne voyez-vous pas qu'il éprouve une indicible joie ? Chaque coup de pinceau ou de ciseau fait avancer la ressemblance du sujet avec l'idéal qu'il possède en l'esprit, et chaque fois pour lui c'est une joie nouvelle. Ainsi pour vous chaque progrès de vos adolescents, chaque victoire remportée par leur foi et leur vertu sera la récompense de vos efforts et de votre vigilance.

Et quand ils auront franchi le cap difficile, quand vous aurez fait d'eux des hommes, alors vous jouirez du fruit de vos sacrifices ; estimés autour d'eux, charitables et bons pour les autres, prévenants et affectueux pour vous, ils seront non plus seulement des enfants ni des auxiliaires dans le travail, mais des amis qui partageront vos convictions et vos vertus ; ils deviendront chaque jour davantage les fils de votre pensée et de votre cœur, héritant de vos opinions et de vos qualités.

Puis il faudra vous séparer d'eux, il est vrai ; mais s'ils contractent mariage, ils vous donneront des petits-enfants à choyer ; et si Dieu les appelle à lui, ils vous donneront d'autres joies plus douces encore et plus durables.

* *

Peut-être, en m'écoutant, songez-vous à tous les sacrifices et à tous les soucis qui accompagnent cette série de joies que je viens de vous rappeler. Je vous le disais en commençant et je vous le redis pour vous éviter une déception : Dieu a mis la joie à côté du devoir, en sorte que le devoir soit le principal et la joie l'accessoire. Aussi n'est-ce que par l'effort et la générosité que vous parviendrez aux consolations que comporte votre tâche ; mais ces consolations, par contre, vous aideront à la mieux aimer et à lui donner toute votre âme et tout votre cœur.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

I

LE DEVOIR DE L'ADORATION

> ***Adoremus in æternum Sanctissimum Sacramentum.***
> **Adorons perpétuellement Notre-Seigneur au T. S. Sacrement.**

Mes frères,

La fête de l'Adoration perpétuelle, que notre paroisse a l'honneur de célébrer aujourd'hui, nous rappelle le principal de nos devoirs envers Notre-Seigneur dans le T. S. Sacrement, celui de l'adoration.

I. — *L'oubli pratique de la Présence réelle*

Il est de foi que Notre-Seigneur est réellement présent dans nos tabernacles. « Si quelqu'un, dit le saint Concile de Trente, nie que dans le sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la

divinité de N.-S. Jésus-Christ et par conséquent Jésus-Christ tout entier, qu'il soit anathème ! »

Cette foi en la présence réelle de notre divin Sauveur dans nos églises, nous l'avons tous. Confiants dans les paroles qu'il prononça à la dernière Cène : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » croyant également au pouvoir qu'il donna à ses Apôtres et à tous les prêtres de faire ce qu'il venait de faire lui-même, c'est-à-dire de changer le pain en son corps et le vin en son sang, vous êtes tous convaincus que la blanche Hostie qui repose dans le saint ciboire ou rayonne dans l'ostensoir est vraiment N.-S. Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, et Dieu lui-même.

Malheureusement, si en théorie nous croyons à la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, en pratique nous nous conduisons trop souvent comme si nous n'y croyions pas, en sorte qu'on pourrait nous redire en toute vérité ce que S. Jean-Baptiste disait aux Juifs : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis*. Vous attendez tous le Messie : or ce Messie est venu, il parcourt vos bourgades, guérit vos malades, vous prêche son évangile ; vous le voyez, vous l'entendez, car il est au milieu de vous ; mais vous êtes tellement aveuglés par vos préjugés que vous ne le reconnaissez pas. »

Combien d'entre vous méritent le même reproche ! Nous aussi nous possédons Jésus-Christ au milieu de nous ; il réside en cette église, dans ce tabernacle ; nos demeures entourent la sienne, cent fois par jour nous apercevons le clocher surmonté de la croix qui nous rappelle sa présence, car de même qu'au-dessus des palais des rois de la terre flotte le pavillon royal qui semble dire à tous : « Le roi est là, » ainsi au-dessus de chacune de nos églises se dresse la croix, le royal étendard de Jésus-Christ, semblant dire à tous : « Jésus-Christ est là. » Nous passons et repassons fréquemment près des murs saints et consacrés qui l'abritent ; du fond de son tabernacle il entend le bruit de nos allées et venues, de nos conversations peut-être ; trois ou quatre fois par jour la cloche nous parle de lui, nous invite à le visiter ou tout au moins à penser à lui. Et cependant, malgré tout cela, Notre-Seigneur est oublié d'un grand nombre et délaissé. *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.*

II. — *L'adoration de loin*

Eh bien ! m. f., il ne faut pas que nous méritions ce reproche. Puisque Notre-Seigneur veut bien demeurer au milieu de nous, il faut lui rendre les hommages auxquels il a droit. Or le premier de ces hommages est celui de l'adoration.

Je sais bien que, retenus par vos occupations quotidiennes, vous ne pouvez pas sans cesse l'adorer à l'église et vous prosterner devant son tabernacle comme le font les anges invisibles qui emplissent ce sanctuaire et dont c'est toute l'occupation et toute la joie. Mais si vous ne pouvez pas venir corporellement à l'église chaque jour et à toute heure du jour, ne pourriez-vous pas y venir quelquefois en esprit ? On pense fréquemment à ceux qu'on aime. La mère qui est aux champs pense à tout instant au petit enfant qu'elle a laissé à la maison, couché dans son berceau ; le jeune homme que le service de la patrie a éloigné de sa famille aime à revenir souvent en esprit au village où il a laissé ceux qu'il aime ; l'épouse suit avec anxiété par la pensée son époux quand les circonstances l'obligent à s'éloigner d'elle pour un temps. « *Ubi est thesaurus vester, ibi et cor vestrum erit*, » a dit Notre-Seigneur, « là où est votre trésor, là est votre cœur. » Aimons donc le Dieu de nos tabernacles, et notre cœur se plaira à le visiter ; franchissant l'espace qui nous sépare de l'église, notre esprit aimera à venir se prosterner devant Notre-Seigneur et lui dire notre amour et notre respect. Nos regards n'apercevront jamais la sainte maison où il réside, sans qu'aussitôt cette pensée ne se présente à nous : « Le Maître est là ! » Et cette pensée fera naître en nous quelque sentiment affectueux envers notre divin Sauveur. Nous lui dirons de loin : « Mon Dieu, je crois que vous êtes là et je vous y adore, » ou bien : « Loué soit et béni Jésus-Christ au T. S. Sacrement de l'autel, » ou bien encore cette louange que nous chantons si souvent : *Adoremus in æternum Sanctissimun Sacramentum.*

Faisons cela de temps en temps dans la journée, et de loin comme de près nous formerons la garde d'honneur de Notre-Seigneur, nous lui rendrons vraiment, et sans nuire à nos occupations, l'adoration perpétuelle à laquelle il a droit.

III. — *A l'église*

Mais nous devons faire plus que cela pour adorer Notre-Seigneur au T. S. Sacrement.

Quand vous passez devant la maison d'une personne amie et que vous voyez cette personne sur son seuil, vous ne manquez pas de la saluer, et même il est bien rare que vous ne vous arrêtiez pas un instant pour échanger avec elle quelques paroles d'amitié. Faites de même avec l'ami dévoué que vous possédez au tabernacle.

Quand vous passez près de l'église, vous surtout qui habitez loin d'elle et n'avez pas la facilité d'y venir fréquemment, entrez vous y agenouiller un instant, ne serait-ce que le temps d'y réciter un *Pater* et un *Ave* et de recevoir la bénédiction que du fond de son tabernacle Notre-Seigneur ne manquera pas de vous donner en récompense.

En tout cas, si vous ne pouvez pas entrer chaque fois à l'église, ne manquez pas, chaque fois que vous passez près d'elle de saluer l'Hôte divin qui y réside. « *Magister adest*, le Maître est là ! » Vous devez surtout être pénétrés de cette vérité quand vous entrez dans une église soit que vous y veniez pour assister aux saints offices ou satisfaire votre dévotion, soit que vous le fassiez par curiosité, pour en admirer l'architecture. Souvenez-vous alors que vous entrez dans la maison de Dieu. Malgré le silence et la solitude qui y règnent peut-être, cette maison n'est pas vide. Quelqu'un l'habite, quelqu'un qui vous voit, vous entend, vous regarde et attend de vous le salut qu'aucun visiteur poli ne refuse au maître de la maison où il entre. La petite lampe du sanctuaire vous rappelle par sa flamme tremblante que Jésus-Christ est dans le tabernacle et que votre premier devoir est de l'y saluer et de l'y adorer. N'imitez jamais ces personnes, aussi dépourvues d'éducation que de foi, qui entrant dans une église pour la visiter, ne daignent pas prendre d'eau bénite, parcourent les nefs, passent et repassent devant les autels, avancent jusqu'au pied du tabernacle sans même honorer Notre-Seigneur d'une génuflexion, et

en sortent comme elles sont entrées, sans même avoir murmuré une prière. Que diriez-vous de celui qui pénétrerait chez vous avec ce sans-gène et s'y comporterait avec une pareille impolitesse ?

N'entrons donc jamais à l'église qu'avec de vifs sentiments de foi et de respect. Quand nous en franchissons le seuil, figurons-nous entendre les anges du sanctuaire nous redire ces paroles de nos Saints Livres : « Ce lieu est terrible » et digne de nos respects; *Hæc est domus Dei :* c'est la maison de Dieu ; ou bien encore ces autres paroles qu'entendit Moïse sur le mont Horeb où Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent : « Ote ta chaussure, car le lieu que tu foules est saint. » Ces paroles, les Musulmans les prennent à la lettre, ils laissent au seuil de leurs mosquées leurs sandales, et c'est nu-pieds qu'ils pénètrent dans leurs maisons de prière, d'où Dieu cependant est absent. Ayons soin, nous du moins, de laisser à la porte de nos églises toute dissipation, toute pensée profane, toute préoccupation déplacée.

Prenons de l'eau bénite en entrant à l'église, afin de nous purifier de nos fautes et d'être moins indignes de paraître devant notre Dieu. Avançons avec recueillement et faisons vers l'autel une profonde génuflexion, ayant soin de porter le genou jusqu'à terre. La génuflexion est l'acte d'adoration par excellence. On salue les saints, on s'incline devant leurs images ; mais devant Notre-Seigneur au T. S. Sacrement on génuflecte, on s'humilie jusqu'à terre, comme pour avouer qu'on n'est devant lui que poussière et néant et reconnaître son souverain domaine sur nous. Durant tout le temps que nous demeurons à l'église, soyons pénétrés de la pensée que nous sommes devant Notre-Seigneur ; selon le mot de S. Paul, que notre modestie, notre recueillement éclate aux yeux de tous, parce que le Seigneur est proche.

Après avoir ainsi, ici-bas et autant qu'il est en nous, adoré perpétuellement Notre-Seigneur dans son adorable Sacrement, nous aurons le bonheur de l'adorer éternellement dans le ciel avec les anges et les saints. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

XCII

LE PONTIFE ANNE

En rentrant à Jérusalem après s'être emparée de Jésus, la cohorte qui escortait le captif aurait dû, régulièrement, le conduire devant ses juges, ou tout au moins le déposer dans une prison en attendant la convocation du tribunal. Mais comme, dans cette cause inouïe, rien ne devait se passer conformément aux lois, le tribun qui commandait la troupe prit une décision inattendue, qui lui fut certainement soufflée par les gens du grand-prêtre qui l'accompagnaient : malgré l'heure avancée de la nuit, il conduisit son prisonnier d'abord en présence d'Anne, qui l'attendait.

I

Cet Anne était un personnage fort célèbre. Profondément ambitieux, doué d'un esprit extraordinaire d'astuce et d'intrigue, il était parvenu à s'élever, jeune encore, de degré en degré, jusqu'au pontificat suprême. Nul doute qu'il ne soit parvenu à cet honneur unique avec la complicité des Romains, qui désiraient se servir de lui, et n'aimaient rien tant que de voir les postes supérieurs occupés par leurs créatures. C'est en la septième année de l'ère chrétienne qu'il monta au faîte du pouvoir religieux, et il réussit à s'y maintenir jusqu'à l'an 14. Ce n'était, d'ailleurs, pas chose facile, car il fallait constamment accomplir la volonté des rudes dominateurs, tout en évitant de violer trop ouvertement la Loi, à laquelle le peuple hébreu était traditionnellement attaché.

Un jour vint enfin, où Valerius Gratus qui commandait en Judée au nom de l'Empire, le destitua. Il fallait peu de chose pour déplaire au pouvoir et celui-ci, en outre, voyait de multiples avantages à changer fréquemment les grands-prêtres. Outre que c'était une occasion de larges profits pour les autorités qui mettaient, en quelque sorte, le pontificat aux enchères, ces mutations continuelles diminuaient le prestige, jugé trop considérable, des grands-prêtres, et la crainte de la déchéance rendait ceux-ci dociles jusqu'à la servilité.

Quoique privé de sa dignité, Anne ne perdit pas l'influence qu'il avait su acquérir. On le considérait toujours comme une des personnalités les plus en vue de la nation, et on le redoutait d'autant plus qu'on le savait capable de tout entreprendre et de tout réussir. Effectivement, il réalisa ce chef-d'œuvre de reprendre les rênes du pouvoir, d'une façon déguisée. Il avait donné une de ses filles en mariage à un certain Joseph, surnommé Caïphe, qui, désireux lui aussi de parvenir à tout prix, avait compris que le meilleur moyen d'atteindre son but, était de suivre les traces de son beau-père et de s'attacher à sa fortune. L'événement confirma ses prévisions. Quatre années seulement s'étaient écoulées depuis la disgrâce d'Anne, que celui-ci réussissait à faire nommer son gendre grand-prêtre. Ainsi l'autorité rentrait dans la famille, et Anne savait bien qu'en réalité ce serait lui qui gouvernerait, sous le nom du pontife officiellement régnant.

On voit, dès lors, que si illégale que fût la conduite des gardiens de Jésus, elle était néanmoins très explicable. Ils ne risquaient absolument rien en conduisant le prisonnier à Anne, d'abord parce que personne n'aurait eu l'audace de les incriminer pour cette démarche, et puis parce que Caïphe lui-même avait d'avance couvert l'irrégularité en donnant des ordres dans ce sens.

Le grand-prêtre en fonctions tenait ainsi à offrir à son beau-père une marque de respect ; mais surtout, il se rendait bien compte que, dans des conjonctures aussi délicates, il se trouverait probablement inégal à sa tâche et aurait grand besoin, pour arriver à prononcer une condamnation, de l'expérience consommée et de l'habileté tortueuse du vieillard sans scrupules. Le meilleur moyen, paraît-il, était de faire d'abord interroger officieusement le Christ par Anne, puis d'établir, en accord avec celui-ci, un plan d'opérations d'après les résultats de cette première enquête, afin d'orienter plus sûrement le procès officiel vers l'issue qu'on voulait lui donner.

Un seul point pourrait encore surprendre : la hâte que l'on mit à effectuer cette opération, sans attendre même le lever du jour. Mais, d'une part, Anne était aussi pressé que les autres d'en finir avec le Messie, et, loin de se reposer pendant cette nuit tragique, il attendait avec anxiété sa proie. D'autre

part, tout le monde craignait que, tant que Jésus serait simplement en prison, il ne réussît à s'évader, grâce à quelqu'un de ces miracles dont il détenait le secret, ou encore qu'un réveil de sympathie dans la foule, parmi laquelle il était, naguère encore, si populaire, ne provoquât une sédition qui aurait pu aboutir à sa délivrance par la foule. Tandis que, croyait-on, une fois le Seigneur légalement exécuté, son cadavre deviendrait inoffensif et bientôt personne ne penserait plus ni à sa doctrine, ni à lui.

II

Voilà pourquoi, sans perdre un instant, le captif fut mis en présence d'Anne, qui du reste, d'après l'opinion de la plupart des commentateurs, habitait dans le même palais que Caïphe. Que se passa-t-il au cours de cette entrevue ? Les sentiments des auteurs se partagent, et la certitude est d'autant plus malaisée à se procurer que l'on ne peut éclairer le texte de S. Jean par celui des autres évangélistes, car ceux-ci n'ont pas relaté l'incident qui nous occupe. Nous allons indiquer donc les deux opinions en présence.

1° D'après ceux qui suivent à la lettre ce passage du chap. XVIII de S. Jean, cette phrase : « Le grand-prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine, » se rapporterait à Anne. En effet, l'auteur nous a signalé, quelques versets plus haut, que le Christ était chez Anne, et ce sera seulement plus tard, après avoir relaté tous les incidents de l'interrogatoire, qu'il écrira : « Anne l'envoya lié à Caïphe le grand-prêtre. » — L'objection tirée du mot : « *le grand-prêtre* interrogea Jésus », semble dénuée de valeur, car, si Anne n'était plus souverain pontife à ce moment-là, il l'avait été pendant sept ans et il était tout naturel qu'on lui conservât, par déférence, le titre qu'il avait porté, ainsi qu'on le fait encore, à notre époque, pour tous les personnages ayant rempli d'importantes fonctions.

Si nous adoptons cette manière de voir, ce serait donc Anne qui aurait questionné le Rédempteur sur deux points principaux. Il aurait d'abord cherché à connaître le nom de ses disciples, leur nombre, leur qualité, et tout cela était fort important, autant pour en tirer des griefs contre le Messie que pour rechercher ceux que l'on considérait comme ses complices et qu'on se serait empressé de faire disparaître, afin d'éviter qu'ils ne continuassent à propager la religion nouvelle. Puis le pontife en vint à la doctrine elle-même. Il espérait y trouver quelque contradiction avec la Loi mosaïque, ce qui aurait permis d'étayer l'accusation d'hérésie, qui emportait la peine capitale. Au surplus, le roué Anne se flattait sans doute qu'à force d'arguties et de subtilités, il enserrerait le prévenu dans un réseau si captieux qu'il parviendrait à lui arracher, au moins par surprise, quelque parole malheureuse qu'on pourrait rendre compromettante.

Mais Jésus ne donna pas dans le piège. Il ne voulait pas dénoncer lui-même ses apôtres, qu'il aurait ainsi exposés à la persécution et sans doute à la mort. Il ne lui plaisait pas, non plus, d'entrer dans une controverse théologique avec ses adversaires dont la mauvaise foi lui était parfaitement connue. Sa réponse fut un modèle de dignité et de prudence : « J'ai parlé ouvertement au monde, se borna-t-il à dire ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le Temple où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi donc m'interroges-tu ? Demande à ceux qui m'ont entendu, quels ont été mes discours ; ce sont eux qui te répéteront ce que j'ai dit. »

La réponse était d'autant plus sage que même si le Christ, ce qui lui était facile, avait déjoué les embûches du grand-prêtre, son propre témoignage ne pourrait lui servir à rien, tandis que celui d'auditeurs impartiaux jouissait d'une grande valeur juridique.

Anne se trouva pris de court et ne sut que répondre. Ce fut un valet brutal qui mit fin à l'incident, en donnant un soufflet à Jésus, sous le prétexte stupide qu'en parlant ainsi, il avait manqué de respect au grand-prêtre.

Selon les auteurs qui pensent devoir attribuer cette scène à Anne, ce fut à ce moment que celui-ci renvoya le Christ devant son gendre.

2° Une autre opinion soutient que le fait se serait passé entre Notre-Seigneur et Caïphe. Elle s'appuie sur cet argument que, dans l'hypothèse contraire, S. Jean aurait passé totalement sous silence l'audience, pourtant officielle, du Sanhédrin, ce qui pourrait sembler étrange. Pour expliquer comment l'évangéliste, après avoir raconté le soufflet du valet et la réponse du Seigneur, ajoute : « Anne l'envoya lié à Caïphe, » elle a recours à cette interprétation : « L'évangéliste, se souvenant ici qu'il n'a pas mentionné le renvoi de Jésus chez Caïphe, répare son oubli [1]. » Evidemment, cela aussi est soutenable, quoique moins conforme au texte littéral.

Mais en pratique, il n'y a pas lieu d'insister sur cette controverse, pour diverses raisons. D'abord, le détail en litige ne peut modifier en aucune sorte les données dogmatiques et infaillibles de la foi. Ensuite, il est certain que l'interrogatoire a été effectué de la façon dont S. Jean le raconte. Quant à rechercher si les questions furent posées par Anne ou par Caïphe, c'est une affaire qui ne peut intéresser que les érudits, toujours curieux de débats académiques. L'inerrance de l'Ecriture demeure sauve dans les deux hypothèses, et c'est ce point qui est essentiel.

III

Anne ne se contenta pas de contribuer, autant qu'il était en lui, à l'assassinat légal de Notre-Seigneur qu'il organisa d'abord chez lui, puis dans la séance publique du Grand Conseil, à laquelle il assistait de droit en sa qualité d'ancien pontife. Lorsque les apôtres, après la Pentecôte, commencèrent à prêcher la gloire et la vérité du Christ mis en croix, le vieux sectaire fut l'un des plus ardents à les poursuivre. Les Actes des Apôtres le citent nommément comme un de ceux qui assistaient à l'assemblée devant laquelle furent traduits Pierre et Jean, après avoir guéri un paralytique, à la Porte Précieuse du Temple et enseigné la foule à cette occasion.

Le capitaine du Temple, qui était tout simplement un prêtre chargé de faire la police, les avait emprisonnés provisoirement. « Mais, ajoutent les Actes, il arriva le lendemain que les chefs du peuple, les anciens et les scribes s'assemblèrent à Jérusalem, avec Anne le grand-prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient de race sacerdotale. » On

[1] Fillion, *La Sainte Bible*, t. VII, p. 584, note.

voit que, malgré les longues années écoulées depuis sa démission forcée, le vieux pontife avait toujours conservé, à titre honorifique, son ancienne dénomination.

L'audience du Sanhédrin fut remarquable par la lumineuse et vaillante déclaration de S. Pierre qui porta la parole, en sa qualité de Chef de l'Eglise. Intimidés par ce surnaturel héroïsme, les juges n'osèrent pas condamner, pour cette fois, les inculpés. Ils leur firent simplement défense de continuer leur prédication. Mais Pierre et Jean répondirent par cette affirmation de principe : « *Non possumus non loqui*, Nous ne pouvons pas ne pas parler, » et repartirent, avec une ardeur nouvelle, vers leur périlleux travail.

Un peu plus tard, après le châtiment miraculeux infligé à Ananie et Saphire, les disciples furent arrêtés de nouveau par « le prince des prêtres et ceux qui étaient avec lui ». Que l'expression « prince des prêtres » s'applique, en cet endroit, à Caïphe ou à son beau-père, il n'en reste pas moins que celui-ci faisait certainement partie de ceux « qui étaient avec lui », si même ce n'est pas lui qui est ainsi désigné.

Une nouvelle fois, les apôtres du Christ furent incarcérés ; le capitaine du Temple et ses satellites les ramenèrent devant le Sanhédrin, mais, cette fois, sans violence, car le peuple devenait de plus en plus favorable aux disciples de Jésus, et leur escorte craignait d'être lapidée. L'énergie calme mais indomptable des accusés porta à son comble la fureur d'Anne et de ses collègues, qui parlaient déjà de les mettre à mort lorsque Gamaliel, docteur de la Loi, intervint chaleureusement en leur faveur. S'il parvint à leur sauver la vie, il ne réussit pas à les soustraire à la peine cruelle de la flagellation, que les apôtres subirent avec joie, parce qu'ils étaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus.

XCIII

CAÏPHE

I

L'historien Josèphe nous apprend que le véritable nom du gendre d'Anne n'était pas Caïphe, mais bien Joseph (cf. *Ant.*, XVIII, 2, 2, et 4, 3). C'est néanmoins sous ce sobriquet que ce personnage, vénal et pervers, est connu partout où l'Evangile est prêché. Caïphe, homme assez vulgaire à tous points de vue, réalisa cependant, une fois dans sa vie, un chef-d'œuvre d'adresse : ce fut le jour où il obtint en mariage une fille du grand-pontife Anne. Cette union, où l'intérêt ambitieux entrait sans doute pour la plus grande part, le tira de son obscurité originelle et lui rendit accessible la dignité du souverain pontificat.

Son beau-père, en effet, qui ne pouvait se consoler d'avoir été destitué par l'autorité romaine, voulut revenir aux affaires, sous le couvert de son gendre, et il manœuvra si adroitement qu'il atteignit son but. Le gouverneur romain Valerius Gratus, prédécesseur de Pilate, se décida à signer cette nomination, si bien que Caïphe put entrer en possession, quoique d'une manière absolument illégitime, des avantages attachés à la haute charge dont il allait jouir pendant dix-sept ans. Il ne s'y distingua, d'ailleurs, ni par sa vertu, ni par sa science, et sans doute aurait-il été destitué beaucoup plus promptement qu'il ne le fut, s'il n'avait été assez avisé pour se laisser guider par Anne, dont la ruse le préserva de multiples périls.

Un homme de ce caractère ne pouvait manquer d'être l'un des ennemis les plus acharnés de Notre-Seigneur. Peu lui importait que la doctrine nouvelle fût réellement divine et véritable. Il ne la considérait que sous l'angle de la menace qu'elle constituait pour lui. Car il savait bien, comme tous les Juifs, que l'avènement du Messie marquait l'ère d'une loi rénovée. Si donc Jésus était réellement le Christ, il fallait renoncer, non seulement aux honneurs d'un pontificat désormais périmé, mais en même temps à tous les bénéfices que pouvaient rapporter ces fonctions lorsque, au lieu d'être remplies dans la droiture et la justice, elles étaient habilement exploitées.

Caïphe se trouva donc l'un des promoteurs du complot que les Pharisiens ourdirent contre le Messie, et il ne se laissa pas rebuter par les échecs multiples que subirent ses alliés.

La résurrection de Lazare porta le comble à sa fureur, comme à celle de tous ses complices, car ce miracle de premier ordre, accompli à deux pas de Jérusalem, était indiscutable à tous points de vue et manifestait trop évidemment la divinité du Sauveur. Pour se prémunir contre le danger Caïphe réunit tous les Sanhédrites, non pas dans la salle du Grand Conseil, car l'assemblée était purement officieuse, mais dans la cour de son palais. L'opinion générale était qu'il fallait s'emparer de Jésus et le faire mourir, mais les plus subtils demandaient que l'opération se fît secrètement, par ruse, et fût renvoyée après les fêtes de la Pâque qui devaient amener dans la ville trop de pèlerins, dont un certain nombre, favorables au Christ, auraient pu susciter des troubles.

Ce n'était, d'ailleurs, pas uniquement par haine que tous ces gens-là cherchaient à sacrifier un innocent : ils étaient dominés par la peur des Romains qui, pensaient-ils, verraient d'un très mauvais œil l'institution du royaume messianique, et profiteraient de l'occasion pour subjuguer et piller la Palestine. Cependant, l'énormité du crime qu'ils perpétraient était telle, que certains d'entre eux éprouvaient, sinon quelque hésitation, du moins un vague remords. « Il est bon, dit Caïphe, qu'un homme meure pour tout le peuple. » Il croyait exprimer ainsi cette simple maxime, qui se répand surtout aux époques où la foi s'affaiblit et qui prétend, à tort, que la raison d'Etat doit primer les considérations d'équité et de morale. Mais, malgré son indignité, Caïphe était le grand-prêtre, c'est-à-dire l'oint du Seigneur, et le Seigneur se servit de lui, à son insu, pour lui faire prophétiser le véritable sens de la mort prochaine du Messie.

En réalité, son avis signifiait que l'immolation de Jésus serait un bienfait pour l'univers, puisque seule elle assurait la Rédemption du monde qui, par elle, serait libéré du joug infernal sous lequel il gémissait depuis ses lointaines origines. Mais personne alors ne comprit la signification profonde de ces paroles, pas même celui qui les proférait.

Que l'on ne soit pas surpris de voir le Très-Haut rendre un oracle par l'intermédiaire d'un misérable. Dieu se sert de tout, du mal comme du bien, il emploie tous les instruments qui lui plaisent, et il

agit dans cette circonstance comme il l'avait fait jadis, lorsqu'il avait obligé Balaam, chargé de maudire les Israélites, à les combler de bénédictions.

II

Après cette intervention de Caïphe, la décision ne pouvait plus être douteuse. Mais une fois le meurtre arrêté, il s'agissait d'en régler avec soin l'exécution et de laisser le moins de place possible au hasard. Caïphe, secondé par Anne, s'y employa activement, si bien que tout put être préparé pour la soirée du Jeudi Saint. Il ne convenait naturellement pas que le grand-prêtre prît lui-même le commandement de l'expédition qui se dirigeait sur Gethsémani. Mais Caïphe avait glissé des émissaires sûrs parmi la troupe et pouvait bien augurer du résultat. Néanmoins, ce dut être avec soulagement qu'il apprit l'arrivée de son redoutable captif. En hâte, les Sanhédrites furent alertés et accoururent dans la demeure pontificale. On était si pressé d'en finir, qu'une réunion eut lieu aussitôt, contrairement à la loi qui interdisait de juger pendant la nuit, et fut suivie d'une autre dans la matinée. Naturellement, à peu près aucun des magistrats qui siégeaient dans le Sanhédrin ne se souciait, ce jour-là, de la justice. Ils cherchaient seulement des prétextes qui pussent permettre d'étayer légalement une condamnation capitale. Le grief le plus facile à invoquer était de considérer la doctrine de Jésus comme opposée à celle de Moïse : cela justifiait amplement la sentence, d'autant plus que la peine de mort était prévue pour les blasphémateurs et les violateurs de la Loi en matière grave.

Seulement, il fallait démontrer cette contradiction. Or Jésus n'avait jamais écrit quoi que ce fût, sauf le jour où il avait tracé sur le sable, à propos de la femme adultère, quelques mots presqu'aussitôt effacés. Son enseignement, purement oral, ne pouvait être rapporté que par le témoignage de ceux qui l'avaient entendu. Parmi ceux-là, la plus grande partie étant de bonne foi, aurait cité les paroles du Christ telles qu'elles avaient été prononcées, c'est-à-dire d'une manière qui les aurait justifiées pleinement. Le moyen le plus pratique, sinon le plus honnête, était donc de soudoyer des gens qui déposeraient dans le sens qu'on leur aurait indiqué au préalable. C'est à ce subterfuge qu'on s'arrêta.

Cette subornation de témoins n'alla pourtant point sans inconvénients. Soit qu'on ne leur eût point appris leur leçon d'une façon assez détaillée, soit qu'ils fussent intimidés par la gravité de leurs mensonges, soit enfin que la Providence le voulût ainsi, des contradictions éclatèrent bientôt entre leurs récits. En toute autre occurrence, ces hommes, convaincus de faux témoignage, auraient été aussitôt arrêtés et condamnés à subir eux-mêmes le châtiment qu'ils avaient tenté d'attirer sur la tête d'autrui. Mais cela était d'autant plus impossible que les faux témoins, ayant perdu toute espérance, auraient risqué de publier, avant de mourir, les complicités qu'ils avaient parmi les juges, et le scandale eût été monstrueux.

Caïphe et son entourage n'insistèrent donc pas. Enfin on rencontra deux hommes qui, mieux stylés, s'accordèrent pour attester que Jésus avait dit, un jour, qu'il pouvait détruire le Temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. Rien n'était plus inexact que cette affirmation. Il est vrai que dans les commencements de sa mission, le Christ avait répondu à ceux qui sollicitaient de lui un signe manifeste : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le reconstruirai. » Mais il parlait de ce temple vivant qu'était sa propre personne, qu'il désignait d'ailleurs par un geste, et il prédisait uniquement ainsi que, crucifié par les Juifs, il ressusciterait dans la troisième journée.

Il eût suffi d'un peu de bonne foi pour établir, par d'autres témoignages poussés à fond, la signification véritable des mots que l'on reprochait au Messie. Mais c'était trop demander au Sanhédrin. Jésus, d'ailleurs, ne daigna pas répondre à cette accusation, dont l'inanité était d'autant plus évidente que, si elle avait été vraie, le blasphème aurait été réprimé depuis longtemps, soit par une réaction spontanée des auditeurs, soit par une poursuite légale qui ne se serait pas fait attendre.

La meilleure preuve que Caïphe ne jugea pas ce moyen suffisant, c'est qu'il résolut de tenter une interrogation plus décisive. Il se leva, pour donner plus de solennité à la question terrible qu'il allait poser, et prononça : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de déclarer si tu es le Christ, fils de Dieu ? » Alors le Messie consentit à répondre. Il devait la vérité à son Père, à ses fidèles, au monde entier, puisqu'il s'agissait là de ce qui constituait l'essence même de sa mission sur la terre. Garder le silence eût équivalu à se renier soi-même. Notre-Seigneur très fermement déclara : « Tu l'as dit. Et je vous l'annonce : vous verrez un jour le Fils de l'Homme assis à la droite de la puissance de Dieu et descendant sur les nuées du ciel. » Quoi de plus vrai ? Mais Caïphe ne voulait pas l'entendre ainsi, car cette seule phrase, appuyée depuis fort longtemps sur d'incontestables prodiges qui dépassaient le pouvoir d'un homme quelconque, était non seulement la justification, mais la glorification de l'accusé. Et c'est ce que tous cherchaient à éviter, à n'importe quel prix.

III

Tout déconcerté qu'il pût être, le grand-prêtre, comprenant que l'on était au point décisif de l'affaire, continua de jouer son rôle, et simula la plus sainte indignation. Un ancien précepte religieux ordonnait aux Juifs de déchirer leurs vêtements lorsqu'ils entendaient un blasphème. Ce geste était un signe de deuil, usité également pour les funérailles, et il devait témoigner la douleur que l'on ressentait de l'outrage fait au nom du Très-Haut. Empressons-nous d'ajouter qu'on ne lacérait pas entièrement le manteau ou la tunique ; on y faisait seulement une petite entaille qu'ensuite on arrêtait en y cousant un ruban.

Caïphe ne manqua pas d'accomplir ce rite, en s'écriant : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Il a blasphémé ! » Son assertion n'aurait été juste que si le Christ s'était arrogé indûment la qualité qu'il revendiquait, et nous savons tous qu'il n'en était pas ainsi. Mais, même alors, le grand-prêtre n'aurait pas eu le droit de préjuger sur l'opinion de ses collègues, et il aurait dû attendre d'avoir recueilli leur vote avant de prononcer cette sentence. Cependant, il questionna les Sanhédrites sur l'application de la peine, et leur demanda : « Que vous en semble ? » Naturellement la réponse générale